L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR SUR AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 21 février 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel. 632 rue Canal, N. O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	54	12
Midi.....	58	14
3 P. M.....	62	17
6 P. M.....	60	16

WASHINGTON.

22 FEVRIER.

Il y a aujourd'hui cent soixante-quinze ans que naissait en Virginie, alors colonie anglaise, un enfant qui devait, arrivé à la maturité, soustraire le pays où s'étaient établis ses ancêtres à une tutelle devenue lourde et onéreuse et fonder un gouvernement plus libéral qu'aucun de ceux qui avaient jamais existé, et qui l'est encore aujourd'hui.

Washington rencontra, certes, de précieux collaborateurs, et il serait injuste de ne pas les associer à la gloire des temps héroïques de la nation américaine; mais il n'en est pas moins certain qu'il fut l'âme et le chef de la révolution; qu'il se montra aussi grand homme d'Etat qu'il avait été grand général et que c'est avec justice que les titres de libérateur et de législateur de son pays lui furent décernés.

Lorsque l'oppression exercée sur ses colonies de l'Amérique du Nord par l'Angleterre devint si écrasante qu'elle en était intolérable, les Américains d'alors, ou plutôt les colons, refusèrent de le subir plus longtemps et se révoltèrent. Mais il leur fallait un chef capable de les diriger, possédant des qualités physiques et morales à la hauteur de la périlleuseuse entreprise. Il le trouvèrent dans Washington, qui d'ailleurs avait montré en des circonstances antérieures qu'il était doué de cette froide audace et de cette énergie indomptable qui sont l'apanage des grands capitaines.

L'histoire est là pour montrer comment Washington s'acquitta de sa tâche et surtout comment après le triomphe définitif, il sut résister à ceux qui, enthousiasmés, rêvaient pour lui la royauté. Il traversa cette épreuve avec la sérénité que lui donnait l'élévation de son âme, son patriotisme qui le mettait au dessus de l'ambition personnelle.

L'oppresseur vaincu, l'indépendance assurée à ses compatriotes, Washington retourna à la vie paisible et saine de l'agriculteur qu'il avait quittée pour conduire les colons révoltés à la victoire. Il sortit de sa retraite pour prendre part à l'élaboration de cette constitution des Etats-Unis, qui porte l'empreinte de son génie et reste le plus grand monument jamais élevé à la liberté humaine. Il consentit aussi à se laisser élire président en 1789 et en 1793, mais ce ne fut que pour asseoir définitivement le nouveau gouvernement sur ses bases et tracer à ses successeurs la voie à suivre.

Aucune gloire n'est plus pure que la sienne, et Bonaparte, qui s'y connaissait, en hommes, adressa à ses armées en apprenant la mort de Washington survenue le 14 décembre 1799, un ordre du jour ainsi conçu:

"Washington est mort. Ce grand homme s'est battu contre la tyrannie; il a consolidé la liberté de sa patrie; sa mémoire sera toujours chère au peuple français comme à tous les hommes libres des deux mondes, et spécialement aux soldats français qui, comme lui et les soldats américains, se battent pour l'égalité et la liberté. En conséquence, le Premier Consul ordonne que, pendant dix jours des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons des troupes de la République".

L'anniversaire de la naissance de Washington est jour férié en Amérique, jour de repos, de méditation et de réjouissance patriotique; il n'en est pas de plus digne.

Quiconque étudie l'histoire des grands hommes dont l'humanité s'honore, constate que toujours Dieu donne à ces hommes pour façonner leur caractère, l'élever afin qu'ils soient à la hauteur des missions qu'ils acceptent, une mère accomplie.

Comme les Macchabées, comme les Gracques, le fondateur de la grande République américaine eut, lui aussi, une mère accomplie, illustre.

C'est cet homme dont la vie fut une haute leçon de probité qui, après être arrivé aux plus lumineux sommets, écrivait à Lafayette, en rentrant dans la vie privée: Enfin! je suis redevenu simple particulier sur les bords du Potomac à l'ombre de ma vigne et de mon figuier.

LA Perte du "Hugoma"

La perte du vapeur "Hugoma", un vapeur d'environ 2,000 tonneaux acheté en décembre dernier par la New York and Porto Rico Steamship Company et affecté par elle à son trafic entre la Nouvelle-Orléans et les ports de l'île de Porto-Rico, perte causée par une collision avec le croiseur français "Kléber", est profondément regrettable, et nuls ne la déplorent plus, assurément, que le contre amiral Thierry et ses officiers venus ici en visite amicale, pour passer quelques jours dans un port où les marins de France sont toujours accueillis avec la plus grande cordialité, où le drapeau tricolore est salué comme le glorieux emblème d'une nation amie.

Il est heureux que cet accident n'ait entraîné la perte d'aucune vie humaine, et qu'on n'ait à regretter que des pertes matérielles, que d'ailleurs des assurances couvrent entièrement.

L'enquête que poursuivent les autorités établira les responsabilités, mais il est dès maintenant reconnu qu'il n'en retombe aucune sur les officiers des deux bâtiments, le croiseur et le navire marchand, puisque chacun d'eux était dirigé par un pilote dûment patenté par le gouvernement.

L'accident se réduit à la perte du navire et de sa cargaison, le tout d'une valeur de quelques centaines de mille dollars, et comme plaie d'argent n'est pas mortelle, celle-ci sera promptement guérie et oubliée, d'autant plus qu'elle est de proportions relativement restreintes.

Le séjour parmi nous des officiers et de l'équipage du "Kléber" n'en sera nullement contrarié, et notre population les fêtera comme tous leurs camarades qui ont visité la Nouvelle Orléans avant eux.

Le général Dodds.

Le général Dodds, atteint par l'impitoyable limite d'âge, passe au cadre de réserve. Nous ne pouvons laisser cet officier général quitter le service actif sans rappeler en quelques mots la très belle carrière qu'il a fournie pour l'honneur et le bien de la France.

Le général Dodds est un des soldats les plus populaires. Cette popularité de bon aloi, il ne la doit qu'à ses éclatants services; il la doit particulièrement à la conquête du Dahomey, qui a doté la France d'une de ses colonies les plus prospères. Le pays se souvient surtout de la façon dont il a conduit cette très dure expédition, avec des effectifs restreints et des ressources exiguës, dans un pays inextricable. Et c'est presque sans causer de deuils graves à la patrie qu'il a mené à bien la tâche ardue qui lui avait été confiée.

Le général Dodds est d'origine sénégalaise: il est né à Saint-Louis, sur cette terre d'Afrique où il a si vaillamment illustré son nom; il sortit de Saint-Cyr en 1864 et débuta à la Réunion, où il fut blessé et cité à l'ordre, au cours de troubles qui éclatèrent dans la colonie. En 1870, il est en France et prend part à la lutte contre l'Allemagne. On le voit à Bazeilles et à Sedan; puis, échappé lors de la fatale capitulation, il rejoint l'armée de l'Est, où sa vaillance lui vaut la croix de la Légion d'honneur.

La guerre terminée, il retourne aux colonies, au Sénégal, où il assiste à plusieurs expéditions dans le Cayor, et où il soumet le Fouta-Djallon; en Cochinchine, au Tonkin enfin, où il est chargé d'enlever la place formidable de Ba-Dinh, tâche particulièrement difficile, dont il s'acquitte avec honneur.

On sait comment ce brave fut appelé à diriger, de 1891 à 1893, les expéditions qui se terminèrent par la capture de Béhanzin et l'annexion du Dahomey au domaine colonial.

Le gouvernement, n'a pas été ingrat à l'égard de ce bon serviteur. Le général Dodds, divisionnaire en 1899, est grand'croix de la Légion d'honneur et porte depuis un mois la médaille militaire. Il a été à la tête de la division de l'Indo-Chine, puis il a commandé en chef le corps d'armée colonial; enfin, depuis deux ans passés, il fait partie du Conseil supérieur de la guerre.

Un des anciens compagnons du général traçait ainsi le portrait du vaillant soldat:

—Dodds est un modeste, ainsi que l'ont bien prouvé les dépêches si laconiques et si muettes à son sujet, qu'il envoyait pendant sa campagne du Dahomey. Très brave, comme tous nos officiers, le premier au feu et payant d'exemple avec un sang froid que rien n'émeut, il avait au combat, une crâne façon de saluer les balles qui sifflaient à ses oreilles, par "Encore un qui ne m'aura pas!" ou par quelque boutade toute militaire que n'eut peut-être pas désavouée le héros du dernier carré de Waterloo. Avec cela, adoré de ses soldats qui sentaient que leur chef se ménageait encore moins qu'il ne les ménageait eux-mêmes. Avec de tels officiers, on va partout.

Nous n'ajouterons rien à ce portrait: le général Dodds y est peint tout entier.

SHUBERT.

Les représentations du "Prince Chap" chaque jour au Shubert sont très suivies, et Cyril Scott et les autres interprètess sont très applaudis.

Cette pièce sera remplacée à partir de dimanche soir par une comédie pétillante d'esprit qui a pour titre "Mrs Temple's Telegram."

On jugera du succès de cette œuvre par le fait qu'elle a été jouée 150 soirs consécutifs à New York et 100 à Chicago. Son succès n'a pas été moins grand à Boston, Philadelphie, Pittsburg, St Louis, Cleveland, etc. C'est assurément un triomphe qui l'attend au Shubert.

Un des principaux rôles de la pièce est confié à M. Harry Connors, un artiste dont le talent a été admiré dans "A Trip to Chinatown" l'autre saison.

ORPHEUM.

L'orchestre des Fadettes de Boston, dont c'est la seconde semaine à l'Orpheum, est rappelé à chaque représentation. Toutes les exécutantes sont du reste des musiciennes de premier ordre. On applaudit beaucoup aussi les Salvaggi, quatre danseuses parisiennes, et un danseur qui possèdent un talent chorégraphique peu ordinaire.

Tous les autres artistes qui paraissent successivement contribuent au succès des représentations, qui est grand.

TULANE.

"Marrying Mary", la délicieuse comédie musicale que jouent Marie Cahill et ses partenaires depuis dimanche au Tulane, fait encaisser à ce théâtre les plus belles recettes de la saison.

Dimanche soir Nat C. Goodwin et sa troupe commencent un engagement d'une semaine.

Leur répertoire est varié. Le dimanche et le samedi ils joueront "A Gilded Fool": le lundi, le mardi et le mercredi "The Genius", une comédie satirique de grande valeur; le jeudi "When we Were Twenty-One"; le vendredi "What Would a Gentleman Do", une comédie anglaise, et le samedi en matinée "The Genius".

La vente des places pour les représentations de Nat C. Goodwin a commencé hier.

CRESCENT.

Le grand succès de "Mrs Wiggs of the Cabbage Patch" se renouvelle à chaque représentation au Crescent. Cette pièce célèbre est d'ailleurs interprétée avec beaucoup de talent par des artistes hors de pair parmi lesquels se trouvent Madge Carr Cook, Vivia Ogden, Charles Carter, etc.

La pièce est donnée en matinée samedi.

A partir de dimanche le Crescent offre "The Rays", une œuvre renommée pour les représentations de laquelle la vente des places a commencé jeudi.

LYRIC.

C'est devant des salles combles que la troupe Brown-Baker joue "The Winning Hand" au Lyric. L'action de ce mélodrame sensationnel est des mieux conduites. A un touchant roman d'amour est jointe une peinture exacte de la vie de New York, avec des scènes émouvantes qui portent au plus haut degré l'intérêt du spectateur. Matinées aujourd'hui, samedi et dimanche. La semaine prochaine "Faust".

Le sérum contre la dysenterie

La "Nouvelle Presse libre" annonce que le docteur Dœrr vient d'exposer à la Société de médecine de Vienne les remarquables résultats obtenus au moyen du sérum contre la dysentrie, que l'Institut séro-thérapique de Vienne a découvert.

Grâce à des injections sous-cutanées de ce sérum, cette affection disparaît au bout de 24 heures.

Les expériences poursuivies depuis quarante ans ont donné des résultats concluants.

L'ESPRIT DES AUTRES

Un octogénaire s'étant présenté le matin chez une très jolie femme, celle-ci se hâta de s'habiller pour recevoir le vieillard.

—Vous voyez, lui dit-elle en entrant au salon, qu'on se lève pour vous.

—Hélas! dit-il, belle dame, j'aimerais bien mieux le contraire.

Le roi d'Angleterre a une grande affection pour ses petites-filles. Dernièrement le Roi étant souffrant, demande à voir l'une d'elles. Avant d'entrer dans la chambre, sa mère dit à la petite princesse: "Tu sais, grand-papa est souffrant, il ne faudra pas parler comme tu l'as fait la dernière fois quand tu as été chez ta tante."

La petite fille arrive chez le Roi, l'embrasse, parle à voix très basse, et tout à coup:

—Mais où est donc le bébé?

Conférence Quadragésimale

DONNEE PAR

LE REV. P. HOCHARD.

Mercredi dernier eut lieu comme nous l'avions annoncé, la première conférence quadragésimale à l'église Notre-Dame de Bon-Secours, Ave Jackson.

Le prédicateur avait choisi pour thème de son sermon la fierté chrétienne, et a développé ces deux pensées que le catholique n'a ni à rougir ni à craindre au sujet de sa foi. Comme le R. P. Hochard s'attache spécialement à attirer l'attention de son bel auditoire sur les événements religieux de la Mère-Patrie, afin de dégager de ces événements politico-religieux de salutaires leçons, il indiqua sommairement, sauf à y revenir dans la conférence de mercredi prochain, comment le gouvernement français, dans sa lutte contre l'Eglise, ne fait que se blesser lui-même. Clémenceau voulut lancer sa barque vers les rives fleuries de la prospérité, et voilà que la barque menace de chavirer..... puisque le chef du cabinet s'est vu forcé de déclarer officiellement que le gouvernement marche vers l'incohérence. Sans doute l'Eglise en France ne chante pas encore victoire, mais elle a déjà gagné du terrain. L'opinion publique est avec elle, et le bras du Dieu des armées ne s'est pas encore raccourci. Puis dans un rapide coup d'œil sur le Nouveau Monde, le conférencier envisagea l'incapacité des différents entrepreneurs de religion américains. Dowie veut régénérer le monde, et commence à cet effet par se garnir la poche de 50 millions de francs; entreprend un voyage prophétique à New York qui lui coûte $20,000 et lui ménage la surprise de s'y entendre sifflé; se déclare l'envoyé de Dieu sans autre forme de procès, contracte, malgré son immense fortune, cinq millions de dollars de dettes, voit sa religion se disloquer, tomber en pièces et enfin sa propre cervelle se.... fêler!

Sandford, un autre entrepreneur en religions, parvient à une fortune colossale en exploitant la naïveté du peuple.... se fait hisser sur le pavois pour tomber par après sur le carreau où il reste maintenant.

Le protestantisme lui-même est cousu de fils blancs... et n'étaient la question de vivre et la haine du papisme, il y a longtemps que l'œuvre de Luther aurait été reléguée aux oubliettes de l'histoire.

FAILLITE.

Chas A. Koepke, un employé demeurant rue Génois, 1285, s'est déclaré en faillite hier, accusant un actif de $100 et un passif de $307.65.

Le Mississipi.

Le Mississipi a monté légèrement hier, mais suivant l'ingénieur d'Etat Kerr, cette hausse est due au vent.

A Donaldsonville et au dessus les eaux commencent à baisser.

LA GRIPPE.

La grippe, a dit hier le Dr O'Reilly, président du Bureau de Santé de la ville, règne dans tous les Etats du Sud, et il croit qu'avant la fin de l'hiver presque tout le monde en aura subi l'atteinte.

Il n'y a, suivant le Dr O'Reilly, que quelques cas de scarlatine, de diphtérie et de petite vérole, mais les cas de rougeole sont nombreux.

Lait falsifié.

L'Inspecteur H. Durel a hier formulé des plaintes contre les laitiers suivants pour vente de lait falsifié: H. Dumoret, Alabo et Marais; B. C. Lerouge, No 1119 Alvar; Melun et Hopp, avenue Gentilly et Espagne; P. Mediamolle, Broad et République; Geo. A. Williams, Canal et Bourbon; J. Fuerst, de Fuerst et Kraemer, No 833 Canal; H. Becker, coin Palmer et Johnson; P. Pugt's, coin avenue Gentily et Havane; J. M. Artigues, coin Mobile et Dublin; B. Careaux, coin Bruxelles et Sere; G. Firmin, 641 Gravier; Hong Tunk, 1108 Canal; F. Cantou, Orléans et Métairie; J. Baron, Dante et Mobile; J. Sentin, Canal et St Patrick; J. P. Hein, Heaton et Holly Grove; S. Paclet, Banks et avenue Carrollton; Vve A. Larrieu, Quince et Holly Grove.

Mort de M. Henri R. Ricau.

Longue et pénible a été la lutte livrée par M. Henri René Ricau à un mal dont il était atteint depuis des mois et auquel il a fini par succomber hier matin.

Cette mort ne surprendra personne, mais elle causera bien des regrets, car M. Ricau était populaire dans toute les sphères de la société. Il était d'une correction parfaite avec tous, d'une humeur aimable, soucieux toujours des convenances et d'une affabilité qui attirait vers lui les natures les moins liantes.

Qu'il se trouvât en présence d'un inférieur, bien vite il se mettait à son niveau avec un tact très grand, et si des relations se nouaient avec cet inférieur, jamais M. Ricau ne s'écartait-il ni ne permettait-il qu'on s'écartât de la bienséance.

Il était employé dans les bureaux des Terres des Etats-Unis à la Douane depuis huit ans, et y était très estimé. C'était un serviteur fidèle, consciencieux et surtout compétent. Il avait, d'ailleurs, fait de brillantes études au collège des Jésuites et possédait une entente excellente des affaires.

M. Ricau consacrait la plus grande partie de son temps aux choses sérieuses de la vie; mais il ne dédaignait nullement les récréations, les divertissements, et s'y livrait à ses heures. Il faisait partie du "Checs, Checkers & Whist Club," des Elks et d'autres organisations d'un caractère social. La politique à laquelle il ne demandait jamais rien, ne le laissait cependant pas indifférent; aux jours voulus il allait aux urnes y faire acte de civisme.

Sentant ses forces l'abandonner, il fit venir un prêtre qui lui prodigua les suprêmes consolations de la religion. Jamais malade ne fut entouré de soins plus éclairés, plus empressés, plus tendres; tout fut tenté, mais vainement hélas! pour prolonger cette existence chère à un père, une mère, des sœurs, des frères, et bien d'autres parents.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

No. 59 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

DEUXIÈME PARTIE

VI

L'EVOLUTION FILIALE

(Suite.)

A ces mots, Pauline eut un frisson: l'enthousiasme de son père lui faisait vraiment trop de mal; et puis, elle le voyait trop vite joyeux après ce flot de larmes.... il avait trop l'air de quelqu'un qui vient de gagner une partie difficile.

Mais il était si gentil, lui aussi, en concluant:

—Alors, c'est dit?.... je t'enlève?.... Je vous enlève tout de suite?....

Elle était si heureuse de s'en aller d'ici, de retrouver cette intimité paternelle où elle avait vécu quelques jours, qu'elle ne voulut croire qu'à de bonnes, d'heureuses choses.

Elle murmura:

—Fais de nous ce que tu voudras, mon papa, si ce doit être pour ton bonheur?

—Et pour le vôtre donc!....

Et il prononça encore ces mots, qui étaient une nouvelle douche sur la chaude affection de Pauline:

—Ce qu'on va s'entendre tous... et ne pas s'embêter, je te le promets bien!

Dans son contentement d'avoir réussi, il s'évadait entièrement des sentiments d'autrefois; et tandis qu'il aidait un peu fiévreusement sa fille à emballer leurs effets, il redevenait l'homme d'aujourd'hui, celui qu'elle avait commencé à connaître dès qu'ils avaient touché la terre d'Angleterre, celui qui installait ses filles dans une maison louche et qui, sous ce toit, se conduisait en soudard.

La patronne étant venue se mettre à leur disposition dès qu'elle connut leur départ, il conversa en anglais avec elle, se figurant naturellement que sa fille ne comprenait rien. Et elle était toujours incapable, en effet, de suivre une conversation; mais quelques mots, quelques phrases suffisaient à lui faire comprendre tout ou à peu près.

Elle devinait qu'il y avait comme une intimité entre son père et cette femme, qui se réjouissait avec lui que les choses se fussent si vite et si facilement arrangées .... elle le complimentait d'avoir un aussi beau brin de fille... sans compter que la petite serait un amour plus tard....

Un tel sens se dégageait de cet entretien à bâton rompus que Pauline repoussa énergiquement son angoisse.... Elle devinait trop.... ou mal, certainement!....

***

Et de nouveau, quelques heures plus tard, elle s'abandonnait à une heureuse impression, en pénétrant dans une petite maison située aux portes de Londres, toute blanche, avec un péristyle à colonnes, au-dessus duquel étaient des vases d'où tombaient des glycines.

C'était en une rue très calme, faite de rangées de maisons toutes semblables; mais s'il paraissait bien que celle-ci fût la plus coquette, la plus confortable, avec les plus jolies dentelles aux rideaux; et dès le vestibule se sentait le confort, le goût artistique, le bonheur intime.

Il y avait des fleurs un peu partout; et, sur les murs, de grandes photographies rappelaient les belles statues de l'antiquité. Dans le premier moment, Pauline ne remarqua pas que c'étaient surtout des photographies de nudités.

Du reste, elle était toute bouleversée par la vue d'Alice Carbury, pas beaucoup changée, simplement un peu engraissée, et qui fut très surprise de cette brusque arrivée!

—Ma foi!.... je les ai amenées sans te prévenir! s'écrie Hippolyte Bouchu, certain que tu étais toujours prête à les recevoir?

—De tout mon cœur! déclara Alice Carbury en se penchant au devant d'elles.

Elle s'empara de Pauline, puis de Francinette, avec un tel débordement de tendresse, de chatteries, de jolies mots, mi-français, mi-anglais, que les premières heures, elles leur fit complètement illusion.

Pourtant, Francine était bien embarrassée; car tout de suite, se posait à son petit cerveau ce problème: si cette dame était la femme de son papa comme tout semblait l'indiquer, c'était donc leur maman aussi?.... Elle le dit bien naïvement:

—Alors....c'est toi notre maman, à présent?

—Oh! l'amour!....comme elle a dit cela!....s'écria Alice.

Et prenant, pour la deuxième fois, la grande et la petite sur ses genoux, elle les étouffa de baisers, déclarant que ce jour était certainement le plus heureux de sa vie depuis qu'elle avait quitté la France.

Puis elle sembla se faire une fête de promener les deux enfants dans sa maison, et surtout de leur montrer la grande chambre qu'elle leur avait réservée, tout en haut....

—Car j'étais bien certaine que vous viendriez! disait-elle le plus tendrement du monde à Pauline: je vous savais bien trop intelligente, chère enfant, pour ne pas comprendre les bouleversements qui peuvent survenir dans la vie d'un homme.... comme dans la vie d'une femme .... ce qui ne signifie pas, ajoutait-elle en baissant les yeux, qu'on ait toujours raison dans la façon dont on se conduit. Mais enfin, puisque vous étiez toutes seules, est ce que ce n'était pas indiqué que vous cherchiez votre refuge auprès de moi? ... Vous allez voir.... tu vas voir, mignonne, comme je vais t'aimer, comme je vais te gâter, comme j'arriverai à te faire oublier les chagrins que tu as eus à cause de moi....

—Madame! .... murmura Pauline très embarrassée....

—Oui.... je te comprends, il ne faut plus en parler.... tu as raison.... c'est une vie toute nouvelle qui commence pour nous .... je veux qu'elle ne soit plus que de sourires, surtout pour toi .... Oublions donc ce qui pourrait l'assombrir!

Un de peu froid, à ces mots, envahit le corps de Pauline; comme elle retrouvait là, quoique exprimée d'une façon plus délicate, la pensée de son père, qu'on ne devait plus demander que du bonheur et de l'amusement à la vie—alors qu'il n'y avait même pas trois semaines que sa pauvre maman était morte d'une façon si terrible!....

Comme on s'en souciait peu, ici!....

Mais puisqu'elle avait pris cette décision, et c'était vraiment la seule raisonnable, elle devait répondre à tant de gentillesses, tant d'avances, et elle dit, en embrassant assez affectueusement cette femme qu'elle avait tant détestée:

—Vous êtes vraiment bonne, madame, de vous intéresser ainsi à moi.... Je vous en suis bien reconnaissante, madame....

—Ne peux-tu donc m'appeler maman?....

Pauline se recula un peu, comme malgré elle, et, avec un sanglot, murmura:

—Plus tard, si vous voulez bien.... bientôt même .... mais pas encore .... pas aujourd'hui, voulez-vous? .... Car, à ce mot de maman, je ne sais pas faire autre chose que d'éclater en sanglots!....

VII

L'ASSASSIN

Aucune apparence n'est plus aisément trompeuse que celle d'une maison.

Maintenant que Pauline était parvenue à surmonter sa répulsion contre cette Alice Carbury qui allait devenir régulièrement la femme de son père, et qu'elle avait accepté comme une nécessité inévitable de vivre chez elle, elle se laissait séduire par ce confortable si familial, si souriant de la maison anglaise, ce "home," ce chez soi, où véritablement nos voisins sont passés maîtres.

La maison n'était pas très grande puisqu'elle ne contenait que deux pièces par étage, l'une donnant sur la rue, l'autre sur un ensemble de jardinets.. mais tout y était si adroitement, si heureusement disposé, depuis le sous-sol jusqu'au faîte!

C'est au sous-sol, en une salle à manger toute blanche, proche de la cuisine, qu'on se tenait le plus habituellement; et Pauline ne pouvait s'empêcher d'en admirer la propreté, la coquetterie, avec ses faïences, ses photographies, ses profusions de fleurs, sa haute cheminée de briques roses, dont l'entablement était couronné d'un tas de bibelots, au milieu desquels les flacons de liqueurs ne semblaient faire qu'ornement; et si la servante les descendait, à la fin du repas,